



**FRENCH A2 – HIGHER LEVEL – PAPER 1**  
**FRANÇAIS A2 – NIVEAU SUPÉRIEUR – ÉPREUVE 1**  
**FRANCÉS A2 – NIVEL SUPERIOR – PRUEBA 1**

Tuesday 17 May 2005 (afternoon)  
Mardi 17 mai 2005 (après-midi)  
Martes 17 de mayo de 2005 (tarde)

2 hours / 2 heures / 2 horas

---

**INSTRUCTIONS TO CANDIDATES**

- Do not open this examination paper until instructed to do so.
- Section A consists of two passages for comparative commentary.
- Section B consists of two passages for comparative commentary.
- Choose either Section A or Section B. Write one comparative commentary.

**INSTRUCTIONS DESTINÉES AUX CANDIDATS**

- N'ouvrez pas cette épreuve avant d'y être autorisé(e).
- La section A comporte deux passages à commenter.
- La section B comporte deux passages à commenter.
- Choisissez soit la section A, soit la section B. Écrivez un commentaire comparatif.

**INSTRUCCIONES PARA LOS ALUMNOS**

- No abra esta prueba hasta que se lo autoricen.
- En la Sección A hay dos fragmentos para comentar.
- En la Sección B hay dos fragmentos para comentar.
- Elija la Sección A o la Sección B. Escriba un comentario comparativo.

Choisissez **soit** la section A **soit** la section B.

## SECTION A

Analysez et comparez les deux textes suivants.

Commentez les similitudes et les différences aussi bien thématiques que stylistiques entre les deux textes. Vous devrez notamment commenter le style adopté par les auteurs en ce qui concerne la structure, le ton, les images et autres procédés stylistiques pour communiquer leur message.

### Texte 1 (a)

Les gens n’admirent que machines et technique ; ils ne sont impressionnés que par l’argent et le cosu ; les grâces de la syntaxe ne les atteignent pas. Je me flatte de parler un français correct ; je ne dis pas élégant, je dis correct. Mes élèves n’en parlent pas moins joual<sup>1</sup> : je ne les impressionne pas. J’ai plutôt l’impression que je leur échappe par moments. Pour me faire comprendre d’eux, je dois souvent recourir à l’une ou l’autre de leurs expressions jouales. Nous parlons littéralement deux langues, eux et moi. Et je suis le seul à parler les deux.

Quoi faire ? C’est toute la société canadienne-française qui abandonne. C’est nos commerçants qui affichent des raisons sociales anglaises. Et voyez les panneaux-réclame tout le long de nos routes. Nous sommes une race servile. Nous avons eu les reins cassés, il y a deux siècles, et ça paraît.

10 Le Gouvernement, via divers organismes, patronne des cours du soir. Les cours les plus courus sont les cours d’anglais. On ne sait jamais assez d’anglais. Tout le monde veut apprendre l’anglais. Il n’est évidemment pas question d’organiser des cours de français. Entre jouaux, le joual suffit. Nous sommes une race servile. Mais qu’est-ce que ça donne de voir ça ? Voir clair et mourir. Beau sort. Avoir raison et mourir.

15 Joseph Malègue dit : « En un danger mortel au corps, les hommes tranchent tout lien, bouleversent vie, carrière, viennent au sanatorium deux ans, trois ans. Tout, disent-ils, plutôt que la mort ». N’en sommes-nous pas là ? Quoi faire ? Quand je pense, je pense liberté ; quand je veux agir, c’est le dirigisme<sup>2</sup> qui pointe l’oreille. Il n’est d’action que despotique. Pour nous guérir, il nous faut des mesures énergiques. La hache ! la hache ! c’est à la hache qu’il faut travailler. On n’en est pas aux nuances.

Jean-Paul Desbiens, extrait adapté de l’essai *Les insolences du frère Untel* (1960)

<sup>1</sup> joual : mot utilisé au Québec pour désigner le français populaire

<sup>2</sup> dirigisme : système politique dans lequel le gouvernement exerce un pouvoir d’orientation ou de décision en matière économique

**Texte 1 (b)**

M. Hamel était monté dans sa chaire, et de la même voix douce et grave dont il m'avait reçu, il nous dit : « Mes enfants, c'est la dernière fois que je vous fais la classe. L'ordre est venu de Berlin de ne plus enseigner que l'allemand dans les écoles de l'Alsace et de la Lorraine... Le nouveau maître arrive demain. Aujourd'hui, c'est votre dernière leçon de français. Je vous prie  
5 d'être bien attentifs. »

Ma dernière leçon de français !... Et moi qui savais à peine écrire ! Je n'apprendrais donc jamais ! Il faudrait donc en rester là ! Comme je m'en voulais maintenant du temps perdu, des classes manquées à courir les nids ou à faire des glissades sur la Saar ! Mes livres que tout à l'heure encore je trouvais si ennuyeux, si lourds à porter, ma grammaire, mon histoire sainte me  
10 semblaient à présent de vieux amis qui me feraient beaucoup de peine à quitter. C'est comme M. Hamel. L'idée qu'il allait partir, que je ne le verrais plus, me faisait oublier les punitions, les coups de règle. Pauvre homme !

J'en étais là de mes réflexions, quand j'entendis appeler mon nom. C'était mon tour de réciter. Que n'aurais-je pas donné pour pouvoir dire tout au long cette fameuse règle des participes, bien haut, bien clair, sans une faute ; mais je m'embrouillai aux premiers mots, et je restai debout à me balancer dans mon banc, le cœur gros, sans oser lever la tête. J'entendais M. Hamel qui me parlait : « Je ne te gronderai pas, mon petit Frantz, tu dois être assez puni... voilà ce que c'est. Tous les jours on se dit : Bah ! J'ai bien le temps. J'apprendrai demain. Et puis tu vois ce qui arrive... Ah ! ç'a été le grand malheur de notre Alsace de toujours remettre son instruction  
20 à demain. Maintenant ces gens-là sont en droit de nous dire : Comment ! Vous prétendiez être Français, et vous ne savez ni parler ni écrire votre langue !... Dans tout ça, mon pauvre Frantz, ce n'est pas encore toi le plus coupable. Nous avons tous notre bonne part de reproches à nous faire. Vos parents n'ont pas assez tenu à vous voir instruits. Ils aimaient mieux vous envoyer travailler à la terre ou aux filatures pour avoir quelques sous de plus. Moi-même n'ai-je rien à me reprocher ?  
25 Est-ce que je ne vous ai pas souvent fait arroser mon jardin au lieu de travailler ? Et quand je voulais aller pêcher des truites, est-ce que je me gênais pour vous donner congé ?... »

Alors d'une chose à l'autre, M. Hamel se mit à nous parler de la langue française, disant que c'était la plus belle langue du monde, la plus claire, la plus solide : qu'il fallait la garder entre nous et ne jamais l'oublier, parce que, quand un peuple tombe esclave, tant qu'il tient bien sa langue,  
30 c'est comme s'il tenait la clef de sa prison...

Alphonse Daudet, extrait adapté du conte *La dernière classe*\* (1873)

---

\* L'action se situe en 1871, au moment où la France, vaincue par la Prusse, ancienne Allemagne du Nord, cède à celle-ci une grande partie de l'Alsace et de la Lorraine.

## SECTION B

*Analysez et comparez les deux textes suivants.*

*Commentez les similitudes et les différences aussi bien thématiques que stylistiques entre les deux textes. Vous devrez notamment commenter le style adopté par les auteurs en ce qui concerne la structure, le ton, les images et autres procédés stylistiques pour communiquer leur message.*

### Texte 2 (a)

Depuis quelque temps, les éditeurs de magazines s'intéressent à l'art de lire. Or, il semble que, pour eux, le tout soit une question de vitesse. Afin de faciliter la tâche de leur clientèle docile, ils indiquent au début des textes qu'ils publient le *reading time* approprié à chacun d'eux, c'est-à-dire le temps que l'on doit consacrer à les parcourir, lequel est aussi, je suppose, celui qu'on a mis à  
5 les rédiger.

À leur manière, je te dirai qu'il ne faut pas lire trop lentement ni trop vite. Ni lièvre ni tortue. Le lecteur, qui dévore son roman ou son journal, arrive à la fin de l'histoire, au bas des colonnes, tout seul, comme s'il avait semé l'auteur en chemin. Celui-là tout particulièrement gagnerait à lire à haute voix en articulant bien. D'ailleurs, les bons écrivains écrivent pour l'oreille ; il y a toujours profit à les lire tout haut. On jouit alors de l'harmonie ainsi que des idées.  
10

Ainsi tu liras peu. Mais ce sera lire beaucoup plus que le lecteur boulimique, puisque tu tireras meilleur parti de la lecture. Montaigne lisait peu à la fois ; arrivé à la fin d'un ouvrage, il s'imposait de le résumer et de l'apprécier. Relire n'est pas reprendre une lecture, mais la comprendre. L'esprit ne peut saisir tout d'un ouvrage lu pour la première fois. Force lui est de revenir sur les détails qui lui ont échappé, oubliés ou obscurs.  
15

Quels sont les bons livres ? Ce sont ceux qui t'instruisent, qui t'enchantent. Les indiquer, c'est le rôle des critiques. Mettons pour l'instant qu'ils s'en acquittent bien. Reste qu'ils ne les lisent pas pour toi. À toi de séparer l'ivraie\* du bon grain.

Pierre Baillargeon, extrait adapté de l'article « L'art de lire », *Commerce* (1947)

---

\* ivraie : mauvaise herbe

**Texte 2 (b)**

Pourtant, si la lecture n'est pas un acte de communication *immédiate*, elle est,  *finalement*, objet de partage. Mais un partage longuement différé, et  *farouchement* sélectif.

Si nous faisons la part des grandes lectures que nous devons à l'École, à la Critique, à toutes les formes de publicité, ou, au contraire, à l'ami, à l'amant, au camarade de classe, voire même à  
5 la famille – quand elle ne range pas les livres dans le placard de l'éducation – le résultat serait clair : ce que nous avons lu de plus beau, c'est le plus souvent à un être cher que nous le devons. Et c'est à un être cher que nous en parlerons d'abord. Peut-être, justement, parce que le propre du sentiment, comme du désir de lire, consiste à  *préférer*. Aimer c'est, finalement, faire don de nos préférences à ceux que nous préférons. Et ces partages peuplent l'invisible citadelle de notre  
10 liberté. Nous sommes habités de livres et d'amis.

Quand un être cher nous donne un livre à lire, c'est lui que nous cherchons d'abord dans les lignes, ses goûts, les raisons qui l'ont poussé à nous flanquer ce bouquin entre les mains, les signes d'une fraternité. Puis, le texte nous emporte et nous oublions celui qui nous y a plongé ; c'est toute la puissance d'une œuvre, justement, que de balayer aussi cette contingence<sup>1</sup> !

15 Pourtant, les années passent, il arrive que l'évocation du texte rappelle le souvenir de l'autre ; certains titres redeviennent alors des visages. Et, pour être tout à fait juste, pas toujours le visage d'un être aimé, mais celui (oh ! rarement) de tel critique, ou de tel professeur.

Ainsi de Pierre Dumayet, de son regard, de sa voix, de ses silences, qui, dans le  *Lectures pour tous* de mon enfance, disaient tout son respect du lecteur que, grâce à lui, j'allais devenir. Ainsi de  
20 ce professeur, dont la passion des livres savait trouver toutes les patiences et nous donner même l'illusion de l'amour. Fallait-il qu'il nous préfère – ou qu'il nous estime – nous autres ses élèves, pour nous donner à lire ce qui lui était le plus cher.

Daniel Pennac, extrait de  *Comme un roman*<sup>2</sup> (1992)  
© Editions GALLIMARD

---

<sup>1</sup> contingence : chose sans importance, non essentielle

<sup>2</sup> Cet ouvrage peut être considéré comme un véritable manifeste en faveur de la lecture.

---